

Quelques surprises ... qui brisent les mythes

Michèle Leroux

Depuis sept ans, chaque année, une quinzaine d'étudiants étrangers s'amènent à l'UQAM, à la maîtrise en géographie. Leur séjour s'échelonne en général sur deux trimestres et leur permet de s'initier aux études en géographie en se familiarisant avec les méthodes, les outils et le terrain québécois. Encadré et financé par la Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec (CREPUQ), ce programme a permis d'accueillir en septembre dernier une cohorte composée exclusivement – ce qui est un hasard – d'étudiants français. L'expérience est l'occasion de découvrir que, d'un côté et de l'autre de l'océan, les études ne se déroulent pas de la même façon. Pas plus que la vie, d'ailleurs.

Julien, Kevin et José-Pierre sont arrivés du Mans en août dernier et nous quitteront en mai. Les autres membres du groupe proviennent notamment de Paris, de Grenoble, de Bordeaux et d'Angers. La moyenne d'âge de cette cohorte qui compte autant de filles que de garçons gravite autour de 22 ans. Bien qu'il soit encore trop tôt pour que chacun évalue son séjour, et en tenant compte que chaque individu qui choisit d'étudier à l'étranger a ses propres attentes et perceptions, il reste que nos trois «cousins» ont vécu quelques moments de dépaysement similaires. «Ce



Photo : Martin Brault

Kevin Stiver, Julien Beuchard et José-Pierre Dhommer, tous trois rattachés à l'Université du Maine, sise au Mans dans l'ouest de la France, passent l'année à la maîtrise en géographie, dans le cadre d'un programme d'études à l'étranger.

de ne pas avoir pu suivre le cours «Espace et santé» qu'il avait aperçu dans la liste des cours du programme. «On doit suivre des cours qui ne nous servent pas vraiment pour notre mémoire», ajoute l'étudiant dont la recherche traitera de la participation des citoyens aux décisions touchant à l'aménagement du territoire. À l'instar des jeunes Québécois, nos cousins ont l'esprit critique développé. «On nous fait peur avec le climat, alors que c'est tout à fait supportable. La neige et le patin à glace, moi j'adore, avoue Kevin. Par contre, l'amplitude thermique et ces écarts entre la température du matin et celle de l'après-midi, c'est assez difficile... Puis le vin est cher, et les fromages donc...»

de ne pas avoir pu suivre le cours «Espace et santé» qu'il avait aperçu dans la liste des cours du programme. «On doit suivre des cours qui ne nous servent pas vraiment pour notre mémoire», ajoute l'étudiant dont la recherche traitera de la participation des citoyens aux décisions touchant à l'aménagement du territoire. À l'instar des jeunes Québécois, nos cousins ont l'esprit critique développé. «On nous fait peur avec le climat, alors que c'est tout à fait supportable. La neige et le patin à glace, moi j'adore, avoue Kevin. Par contre, l'amplitude thermique et ces écarts entre la température du matin et celle de l'après-midi, c'est assez difficile... Puis le vin est cher, et les fromages donc...»

«On nous fait peur avec le climat, alors que c'est tout à fait supportable.»

qui m'a le plus frappé à Montréal, c'est qu'il n'y a pas d'enfants. On n'en voit pas, on n'en entend pas. Ça me manque», souligne Kevin, pendant que ses compatriotes acquiescent en hochant la tête. Notre faible taux de natalité sauterait-il aux yeux? Mettons tout de même quelques bémols. Le centre-ville n'est pas l'endroit privilégié pour élever une famille; les marmots fréquentent ici les écoles de quartier et ne s'y rendent pas en métro, évidemment. Mais il faut reconnaître que nos aspirants géographes ont le sens de la démographie et de l'observation.

Des étudiants gâtés

Les trois candidats à la maîtrise n'avaient pas conscience, en France, à quel point ils y sont choyés, comme étudiants. Questionnés quant aux frais de scolarité qu'ils doivent assumer, les voilà presque gênés. «Moi je suis boursier. Mon année complète à la maîtrise me coûte ... quatre euros», précise Kevin, l'œil narquois. En devise canadienne, cela fait moins de sept dollars! José-Pierre, qui ne reçoit pas de bourse, s'en tire tout de même avec 300 euros, soit moins de 500 \$. Mais ce n'est pas tout. La moitié des coûts pour se loger sont absorbés par l'État, qui fournit en plus de l'ai-

amis que je me suis fait sont des Français, des Haïtiens ou des Africains... Même si les Québécois sont chaleureux et accueillants à prime abord, les rapports restent toutefois superficiels. Et ici, on n'invite pas à la maison comme on fait en France», indique Kevin. Ce sentiment d'isolement, partagé par José-Pierre, est moins vécu par Julien, qui contrairement à ses potes habite chez une famille québécoise de Saint-Lambert.

En choisissant l'UQAM et donc le centre-ville montréalais, les étudiants français ne s'attendaient pas à trouver à proximité tant d'espaces verts. «Le Mont-Royal, c'est génial. Avec un tel espace, en plein milieu de la ville, on est loin de Paris. Et puis il y a aussi le Jardin botanique. À Montréal, on a l'impression qu'il n'y a pas tant de gens. On respire», constate Kevin, dont le mémoire portera d'ailleurs sur les parcs urbains et l'image de la nature. Tous apprécient également le sentiment de sécurité et l'absence de violence dans cette ville où ils se sentent à l'aise de se promener, même la nuit.

Quant à cette «belle province» souvent présentée outre-mer comme l'Eldorado, il a fallu déchanter. «Le choix de cours est plus limité que chez nous, signale José-Pierre, déçu

Un programme apprécié

Le programme d'intégration d'étudiants étrangers semble là pour rester. «J'ai de fréquents liens avec les universités françaises et toutes se disent très satisfaites», explique le professeur Juan-Luis Klein, qui l'a mis sur pied il y a sept ans de concert avec son collègue du Département de géographie, Jean Carrière. Les deux professeurs y ont d'ailleurs enseigné pendant cinq ans. Le séminaire d'intégration est même suivi par tous les étudiants de la maîtrise qui ont complété leurs études de premier cycle hors Québec, ajoute-t-il.

Étudier à l'étranger s'avère dans la très grande majorité des cas une expérience enrichissante. Tout est à découvrir et l'on doit s'adapter à une autre culture, à un environnement fort différent et à d'autres façons de faire. Pour les Français, par exemple, le tutoiement et les relations familières avec les professeurs constituent un vrai choc culturel. Mais l'on repart rarement comme l'on est venu, et le parcours professionnel peut aussi prendre un virage intéressant •

PUBLICITÉ